

ACCUEILLIR LA PAROLE ET LA GARDER ENSEMBLE

QUELQUES PISTES NOUVELLES POUR MIEUX
COMPRENDRE MARIE, MÈRE DE L'ÉCOUTE

P. Bruno Secondin, O. Carm

Le P. Bruno Secondin, (1940), italien, carme, a étudié à Rome, en Allemagne et à Jérusalem. Il est docteur en théologie et professeur ordinaire de théologie spirituelle à l'Université Pontificale Grégorienne de Rome.

Membre de diverses associations théologiques italiennes et internationales, il a participé comme théologien expert à l'élaboration du document de travail du Congrès de la Vie consacrée en 2004. Il donne des conférences et écrit des articles sur des thèmes de spiritualité, de pastorale et de vie consacrée. Il est l'auteur de plus de vingt ouvrages publiés en différentes langues.

Original en italien

Benoît XVI écrit dans sa première encyclique: « *Le Magnificat* est entièrement brodé de fils de l'Écriture Sainte, de fils tirés de la Parole de Dieu. On voit ainsi apparaître que, dans la Parole de Dieu, Marie est vraiment chez elle, elle en sort et elle y rentre avec un grand naturel. Elle parle et pense au moyen de la Parole de Dieu ; la Parole de Dieu devient sa parole, et sa parole naît de la Parole de Dieu » (*Deus Caritas est*, 41).

Le Pape Benoît XVI sait bien, comme nous le savons tous, du reste, que le Magnificat est l'expression orante et doxologique, non seulement de ce que Marie éprouva à ce moment-là, mais également l'expression de la symbiose entre elle et la communauté des croyants. C'est-à-dire que ce magnifique cantique est comme une broderie réalisée à plusieurs mains, exprimant l'exultation d'une multitude de croyants, comme l'écho de sons multiples qui se sont fondus ensemble. Par sa vie et par son aventure de grâce, Marie est la plus digne de le prononcer ; elle est la plus conformée à la théologie expérimentale qui s'y reflète ; elle est la voix de toute l'Église qui fait sien ce cantique.

Car une composition aussi raffinée, aux mille échos bibliques, aux images si suggestives et efficaces, aux horizons si vastes et pourtant si proche par le langage, la terminologie, le rythme de la doxologie à travers toute l'Écriture est en même temps un fruit personnel et collectif ; elle résonne dans le cœur et l'âme féminine de Marie de manière unique et retentit comme un tonnerre dans l'ethos de tout le peuple des Fils d'Abraham et des rachetés du nouvel Adam.

Luc a certainement mis de son habileté littéraire dans ces paroles mais la distance entre l'événement initial et la composition matérielle du texte, a également permis de fondre ensemble les émotions initiales et les événements du vécu personnel et collectif qui s'est coulé dans le texte et dans ses accents. Il est vraiment devenu un chant de nostalgie et d'espérance mais également une réponse priante et une action de grâce pour tout ce qui était désormais accompli et assumait sa forme pleine et définitive. En effet, dans le texte se trouvent mises en évidence, aussi bien les racines de la première Alliance, que la vérité de la nouvelle Alliance dans ce qu'elle a de plus authentique.

1. De la parabole du semeur selon saint Luc

Je commencerai par un thème large. Nous connaissons tous la parabole du semeur : les trois synoptiques la racontent avec des nuances qui leur sont propres (cf. Mt 13,1-9.18-23 ; Mc 4,1-20 ; Lc 8,4-15). Mais ils la placent aussi selon des exigences différentes de structure, particulières à chaque Évangile. Je voudrais m'arrêter sur la rédaction lucanienne et faire remarquer la manière d'opérer de Luc (Lc 8, 4-15).¹

Chez Luc, cette parabole se trouve dans un contexte très spécial, qui n'est pas fortuit : avant de la raconter, l'évangéliste rappelle qu'autour de Jésus, il y avait des hommes et des femmes qui le suivaient, partageant avec lui voyages, prédications et préoccupations (Lc 8, 1-3). C'est pourquoi, la prémisse de la parabole – à la différence des deux autres synoptiques, Marc et Matthieu – est avant tout que la suite de Jésus est mixte, constituée de disciples hommes et femmes, et que ce sont donc eux les destinataires véritables et les plus immédiats de la parabole, la forme visible de la *fructification* de la semence jetée par le semeur. Bien sûr il y a aussi 'une foule nombreuse [qui] se rassemble' (Lc 8,4), mais il s'agit là d'une forme stéréotypée utilisée pour créer un contexte. Ceux qui sont véritablement les premiers destinataires directs du vrai sens de la parabole ce sont eux, les disciples, hommes et femmes.

Et après avoir proposé la parabole, Jésus l'explique lui-même et tous savent quelle en est l'explication. Nous remarquons cependant chez Luc l'absence de la finale sur les pourcentages (cent, soixante, trente), et l'expression plus générique, « portent du fruit par leur constance » (*karpoforoùsin en hypomonè*), qui suggère moins l'efficacité que la sensibilité et la qualité. Et Luc conclut en citant encore des personnes particulières, dans le cas spécifique de la présence de la mère et des

frères, qui cherchent à le contacter mais sans y parvenir, « se tenant dehors » (*exostèkontes*), dit Marc (Mc 3,31 ; cf. Mt 12,46).

La scène veut évoquer la bousculade de la foule, mais surtout la difficulté, y compris pour sa parenté, de comprendre vraiment la nouveauté proposée par Jésus. Jean lui-même dit que les siens non plus ne le comprenaient pas et ne croyaient pas en lui (cf. Jn 7,3-6). Or la réponse de Jésus à celui qui l'avertit que ses parents sont venus à sa recherche, - peut-être aussi pour lui suggérer de se modérer, étant donné toute l'agitation -, Jésus répond : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole (*ou logos*) de Dieu et la mettent en pratique » (Lc 8, 21).

Cette réponse de Jésus est abrupte pour celui qui pouvait vraiment faire partie de sa famille d'alors, et comme je l'ai dit, elle fait office de conclusion de la parabole du semeur et de son explicitation. Nous pouvons cependant entrevoir encore autre chose. La mère et tous ses frères – comme du reste quiconque veut être son disciple, homme ou femme – doivent accepter un chemin d'écoute, se comporter en disciples, accepter une nouvelle praxis et de nouveaux horizons, et orienter leur vie vers d'autres relations capables de la régénérer ; consentir réellement à une nouvelle « appartenance familiale », à une véritable *identité* nouvelle. Et ceci s'accomplit en effet par une écoute attentive, obéissante, régénératrice de la Parole du Maître, semée avec largesse, et accueillie dans un cœur « noble et généreux » (*en cardia kalè kai agathè* : Lc 8, 15).

On peut donc affirmer sans hésitation qu'en disant ces paroles, Jésus ne prend pas de distance avec sa parenté. Mais si l'on se souvient que la parabole s'ouvre et se ferme par une allusion à l'encadrement féminin, on peut dire qu'il invite chacun de ses proches à devenir le *sein fécond* de la Parole, exactement de la même manière que la femme qui fait l'expérience de la maternité, et à veiller avec *hypomonè*, c'est-à-dire avec une constance empressée et affectueuse sur la croissance de cette semence mystérieuse, dans une symbiose qui transforme l'un en l'autre et devient espérance et rythme de vie.

Pour parler de la manière d'accueillir la Parole ensemble, à l'imitation de Marie, et de l'incarner dans le vécu, il faut placer Marie elle-même dans la perspective signalée par Jésus : celle-ci, après l'avoir reçu comme Verbe éternel dans une mystérieuse gestation opérée par l'Esprit-Saint, après l'avoir mis au monde à une vie humaine, est appelée à suivre un itinéraire de disciple, pour être à son tour disciple de son Fils, désormais reconnu comme Maître public, en pleine maturité. Une vie de disciple qui n'est pas seulement présence aux côtés de Jésus, mais aussi régénération mystérieuse du cœur, grâce à la semence incorruptible de la Parole neuve, vivante et éternelle (cf. 1 P 1, 23), à laquelle elle avait donné chair et identité humaine.

Ce prélude nous aide à entrer dans quelques réflexions que je vais faire, et qui ne seront pas complètes parce que je me limiterai à atteindre le seuil de la vie

publique de Jésus. Cela m'intéresse surtout de retrouver comment « la Vierge Marie sait regarder autour d'elle et vit les urgences du quotidien... Elle enseigne à ne pas rester des spectateurs étrangers d'une Parole de vie, mais à y prendre part, en se laissant conduire par l'Esprit-Saint qui habite en celui qui croit » (*Lineamenta*, Synode 2008, n°12). Et Marie, d'ailleurs, n'est pas seule à pratiquer cet exercice qui consiste à garder et méditer. Nous le verrons à partir des textes évangéliques.

2. Marie de Nazareth, femme juive face à l'annonce de l'ange.

Il ne fait pas de doute que Marie avait bien une identité hébraïque avec toutes les implications que comporte cette affirmation : nous la proclamons parfois « Fille de Sion », et ceci s'applique à la lignée, aux habitudes, aux obligations et aux interdits, à la religiosité et au sens de l'identité. Et par conséquent aussi à l'assiduité dans l'écoute et l'obéissance à la Parole. On ne peut concevoir un juif ou une juive sans « une écoute intense » de la Parole.

Luc ne s'abaisse pas à décrire des détails particuliers de la vie hébraïque de Marie : mais il y a des éléments que nous pouvons souligner, avec un peu de réflexion et sans forcer. Et à partir de là, faire émerger les caractères typiques d'une croyante juive, dont la physionomie ne saurait se comprendre hors de la structure typique de la vie hébraïque, vécue avec conviction et non par conformisme.

Le fait que Luc parte déjà de la situation de Marie, fiancée à Joseph, et qu'il ne se préoccupe pas de dire un mot de plus sur son enfance ou sur quelque aspect de son expérience religieuse à ce moment, ne signifie pas qu'elle n'ait pas cette qualité hébraïque. Les *Apocryphes*, c'est-à-dire les écrits non canoniques, mais enracinés dans la sensibilité populaire du temps, ont eu beau jeu de combler cette lacune.

Pour une personne juive familière des Écritures, l'expression « ne crains pas », en réponse à l'étonnement du protagoniste devant une théophanie, est chose normale. Marie connaissait certainement ces histoires et en était consciente. Le *trouble* est la réaction normale d'un juif devant l'événement d'une révélation divine. Ce n'est donc pas simplement de la timidité, une surprise, un moment de malaise : dans ce trouble prolongé, accompagné d'interrogation – mêlée d'un sentiment de crainte et de stupeur – quant au sens et à la finalité de cette salutation particulière, nous trouvons la réaction classique de l'israélite. C'est le sens d'une présence qui domine et appelle à une mission qui dépasse toujours les vues et les projets de la personne. Et tellement plus dans ce cas précis, où la phrase « Le Seigneur est avec toi » - ici encore, modèle classique d'approche - est précédée d'une sorte de définition surprenante : *kekaritomène*, « imprégnée de grâce », expression qui apparaît vraiment impropre pour une petite jeune fille de quinze ans.

Ce pourrait aussi être une expression de courtoisie: « Que tu es gracieuse,

belle, splendide », par exemple, comme le disent certaines traditions orientales. Mais dans le contexte, cela veut dire - nous le savons tous - bien plus que cela, en qualité et en substance, comme l'explique encore mieux la répétition qui suit : « Tu as trouvé grâce auprès de Dieu » (Lc 1,30 : *karin parà tò Theò*). Trouver grâce implique non seulement l'accomplissement, mais aussi : tu as donné de la joie, tu as réjoui le cœur de Dieu ; à ses yeux et à son cœur, tu es aimée et désirée.

La réponse de l'ange pourrait se commenter de nombreuses façons. Sans doute l'expression ne pouvait se comprendre sans une intense familiarité avec les Écritures, auxquelles la phrase fait de multiples allusions, et qui ne pouvaient échapper à une juive qui connaissait les Textes sacrés. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans cet aspect important. Je voudrais plutôt proposer une interprétation supplémentaire de la réponse de Marie à l'Ange : « Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? » (Lc1,34).

3. L'épouse–Israël est sans homme, elle est stérile

Ces deux phrases de l'Ange, la première et la seconde – reprise aussi dans l'annonce à Joseph (cf. Mt 1,18-25) – impliquaient toute l'histoire d'Israël, il s'y accumulait en fait des dizaines de passages parallèles auxquels on faisait allusion. C'était le langage de l'espérance mais aussi de la souffrance, à cause des infidélités historiques et de fautes graves. L'épouse Israël était comme devenue stérile à cause de ses nombreux péchés, fruit de ses alliances politiques et culturelles avec les peuples voisins. Elle n'avait plus la fécondité du temps de la fidélité, et Marie semble s'identifier à la Fille de Sion, stérile et sans compagnon, privée de la joie de voir enfin un descendant de David, un de la maison de Jacob, guider le peuple vers la paix et la sainteté.

Dans cette perspective on peut relier le profond trouble de Marie, sa méditation intense, mais aussi sa réponse, avec ce que Jésus dira de lui-même - ou tout au moins avec ce qu'il laissera entendre par des gestes et des attitudes en de multiples occasions – comme *époux* d'Israël. Nombreuses sont les occasions où Jésus lui-même reprendra la symbolique sponsale, déjà développée par les prophètes sur la relation amoureuse et conjugale entre Dieu et Israël, avec ses trahisons et ses réconciliations (cf. Osée, le Deutéro-Isaïe, Ézéchiël, et surtout le Cantique des Cantiques).

Cette stérilité désormais séculaire du peuple entier, Marie la fait sienne, elle s'y immerge, elle l'accueille dans son cœur avec la souffrance commune à tous, avec l'espérance forte des personnes pieuses, comme on le verra ensuite chez Zacharie, Siméon, Anne et tant d'autres. La réponse elle-même, et l'explication de l'Ange, pourraient se lire justement dans la même perspective : la symbolique de l'ombre de l'Esprit, la sainteté de Dieu qui prend forme et visibilité, la dignité sublime de l'Enfant qui va naître, chose humainement impossible, le rappel d'une stérilité (celle d'Élisabeth) miraculeusement résolue par intervention divine, sont

tous des schémas de l'Ancien Testament qui résonnent et rejoignent la préoccupation de l'« épouse Israël »-Marie de l'infécondité et du manque de compagnon pour l'intimité vitale.

C'est pourquoi, dans la réponse finale de Marie, nous trouvons non seulement une disponibilité personnelle à se livrer entièrement aux exigences de la parole de l'Ange, mais aussi à se charger de toute la Parole de l'Alliance des Pères, pour que celle-ci s'accomplisse en elle au bénéfice de tous. Marie se déclare disposée à voir son existence entrelacée de manière unique avec ce qu'elle connaît de la mémoire collective et qu'elle médite, des attentes, de l'espérance et de la confiance. En acceptant d'être au service de la Parole - « qu'il m'advienne selon ta parole »/*génoitó moi katà tò rémá sou* – il y a une disponibilité à être le lieu même de l'accomplissement des espérances et des promesses antiques. En effet, *réma* signifie *parole-événement*, au sens plein, et non seulement comme vocable, expression, son, terminologie.

J'en vois une confirmation dans le cri d'exultation par lequel sa cousine Élisabeth salue Marie: « Bienheureuse celle qui a *cru en l'accomplissement* de ce qui lui a été dit, de la part du Seigneur » (Lc 1, 45). La phrase est placée à la fin du cantique d'Élisabeth, où sont également évoquées diverses symbolologies de la présence du Seigneur dans l'histoire du peuple (premièrement le passage de l'Arche du Seigneur, la joie pour le sein qui va enfanter, l'exultation que l'on ne peut contenir, l'impulsion de l'Esprit Saint, l'éloge entre les femmes, etc.). C'est donc dans ce contexte qu'il est interprété, et non comme un éloge personnel adressé *uniquement* à Marie.

Dans ce cas Marie représente l'Israël des juifs pieux et des justes qui ont cru à la fidélité de Dieu, malgré l'obscurité et l'attente douloureuse. Elle est l'épouse fécondée, aimée d'un « amour éternel » (Is 54, 8), et non plus répudiée. Élisabeth se fait l'interprète de cette certitude, c'est-à-dire que Dieu serait fidèle à son peuple : en Marie elle reconnaît que cette fidélité est devenue un don pour tous ; elle voit dans la disponibilité de Marie, la réponse au profit de tous.

Seules deux femmes qui avaient cru, médité et vécu la *fil rouge* des Écritures, c'est-à-dire avaient écouté, aimé, s'étaient identifiées à l'antique promesse dont était tout imprégnée la Parole transmise de génération en génération, pouvaient voir cette unité, étaient capables de dépasser une joie personnelle, pourtant légitime et intime.

4. Un peuple d'exégètes : Marie repasse les événements dans son cœur en même temps que tout son peuple

L'événement de la naissance dans le temps du Fils du Très-Haut, nous le méditons toujours avec un cœur étonné et contemplatif. Chacun est frappé et goûte dans son cœur tant d'aspects différents qui mériteraient des commentaires

et des commentaires – et les siècles en ont produits tant et tant – parce que les événements sont « grâce pour grâce », comme dit Jean (cf. Jn 1,16). Pour ma part, je me limiterai à commenter, dans la ligne suivie jusqu’à présent, et en soulignant quelques points, le style silencieux et méditatif de Marie dans tous les événements dits de l’*enfance* de Jésus.

Luc relève à deux reprises que Marie méditait et cherchait à interpréter les événements. Après la visite des bergers il est dit : « Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses (*synetèrei tà rêmata symbàllousa en tè kardìa*) les méditant en son cœur » (Lc 2,19) ; et après le recouvrement de Jésus au Temple, il est écrit : « Sa mère gardait toutes ces choses (*dietèrei panta ta rêmata*) en son cœur » (Lc 2,51). Autour de la mère méditative et qui garde les souvenirs dans un cœur qui s’étonne, mais qui cherche aussi à trouver une explication unitaire, nous voyons d’autres personnages agissant de même.

Par exemple, quand Zacharie se remet à parler pour donner le nom de *Jean* à son fils, les voisins éprouvent un sentiment de surprise et de crainte, et ces choses dont on discourait, « tous ceux qui en entendirent parler (*ta rêmata*) les mirent dans leur cœur » (Lc 1,66). Avant d’aller à Bethléem, les bergers discutent pour savoir si cela vaut la peine de se lever « Allons ... et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître » (*to rêmâ*) (Lc 2,15) et puis ils firent connaître à tous « ce (*tou rêmatos*) qu’ils avaient entendu et vu » (Lc, 2, 20). Nous avons donc aussi, l’*étonnement*, surtout celui d’Élisabeth (Lc 1,41-45) de recevoir la visite de la Mère du Seigneur. Celle-ci se présente pratiquement comme la nouvelle arche sainte parcourant les chemins des montagnes pour venir partager avec sa cousine la joie d’une maternité extraordinaire dont elles sont toutes les deux favorisées.

Puis, il y a l’*étonnement* de la parenté d’Élisabeth et de Zacharie à la naissance de l’enfant : et ils se réjouissent avec elle (*synèkairon autè*) (Lc 1,58). De même, tous ceux qui entendent les bergers raconter leur expérience tellement hors du commun éprouvent émerveillement et étonnement : « et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur disaient les bergers » (Lc 2,18). Et de manière plus forte encore, au Temple, devant l’exultation de Siméon, le père et la mère « étaient dans l’*étonnement* (*thaumàzontes*) de ce qui se disait de lui » (Lc 2,33).

Voilà pour ce qui regarde la naissance et les premiers jours qui suivirent. Mais de Marie, il est dit encore qu’elle méditait avec un cœur vigilant après l’épisode du recouvrement dans le Temple. Ici aussi, nous avons l’*étonnement* et l’*émerveillement* (*existanto* : qui peut se traduire par *stupéfaction*) des maîtres du Temple (cf. Lc 2,47). Mais on fait remarquer également que les parents « ne comprirent pas la parole (*to rêmâ*) que [Jésus] venait de leur dire » (Lc 2, 50) ; et immédiatement après, il est dit que « sa mère gardait fidèlement toutes ces choses (*panta ta rêmata*) en son cœur » (Lc 2,51).

Je voudrais commenter cette attitude collective d'étonnement et de méditation, d'incompréhension et qui fait garder toutes choses dans le cœur. Il ne s'agit pas seulement de l'attitude de Marie, comme nous l'avons entendu, mais de beaucoup. Et ceci indique déjà une chose véritablement importante : c'était la sainte habitude juive de recueillir dans le cœur ce qui advenait, et de veiller avec soin et émerveillement sur ces événements, car tous les événements étaient à la fois paroles et faits, événements objectifs et signes mystérieux à méditer, afin de trouver à quoi ils se reliaient dans un cadre qui en expliquait le sens et la finalité. Marie ne fait pas autre chose que de chercher avec tous à comprendre ; pour elle, c'est une recherche également accompagnée d'étonnement, de surprise, d'un sentiment de crainte et d'émerveillement.

Car telle est la façon biblique d'accueillir la Parole et de la garder dans son cœur. L'étonnement, engendré par le sentiment de sa propre fragilité et de son caractère tout ordinaire, traversé par les signes de Dieu qui se rend proche, se rend visible et audible tout en restant bien au-delà, oblige à ruminer dans son cœur, à dialoguer pour comprendre, à méditer pour ne pas laisser échapper les liens et les réverbérations inattendues de cette Parole. C'est le peuple entier des humbles qui médite et s'interroge, frappé d'étonnement, et qui, ensemble, dépose tout dans son cœur, *ta remata*, afin que rien ne disparaisse, mais que ces choses laissent une sensation durable, et se transforment en une découverte s'ouvrant sur de nouveaux horizons.

Je vois Marie dans son attitude de vierge-mère bien sûr, qui ne se contente pas de passer superficiellement sur les choses, mais je la vois aussi, compagne et héritière de la meilleure tradition juive : celle qui consiste à se laisser étonner et émerveiller, à ruminer et à se souvenir, à garder et goûter, pour en extraire le sens vrai des choses et des inspirations pour la vie. Cette vie est une vie selon la Parole et l'Esprit : une *stabilitas mentis* qui se familiarise avec les événements et garde bien les faits en mémoire et cherche les liens qui en font un projet, un tissu, un événement complet et unitaire ; une *stabilitas cordis* qui se transforme en unique préoccupation, en continuité linéaire et unique d'amour et de désir, de valeurs et d'attente : le véritable cœur de l'Israélite est là, tout imprégné de la réverbération des *remata*.

Mais il y a une autre *stabilitas* sur laquelle je voudrais m'arrêter : c'est la *stabilitas corporis*. Celle-ci complète les autres *stabilitas* déjà citées et se gonfle d'une fécondité extraordinaire pendant les trois décennies de la présence de Jésus à Nazareth. Peut-être avons-nous trop souvent passé vite sur la valeur théologique de cette longue période vécue à Nazareth par Joseph, Marie et Jésus. Les phrases sur Jésus qui croissait en taille en âge et en sagesse et le cœur méditatif de Marie sont tout ce qu'il nous reste à l'esprit et que Luc nous a fait savoir.

Et c'est bien peu pour éviter de tomber dans le sentiment que peut-être ces années ont été quasiment perdues pour la rédemption : pourquoi cette longue,

silencieuse, ordinaire, anonyme existence du Rédempteur, alors que le monde entier attendait l'accomplissement de la promesse, et la propagation universelle de la lumière aux païens?

5. Dans l'ordinaire de la vie de Nazareth : la Parole pousse ses racines

De la vie de la Sainte Famille à Nazareth jusqu'au moment où commence la vie publique de Jésus adulte, vers les trente ans, nous savons très peu de choses : ce que nous savons c'est que tous connaissaient l'activité du père (*charpentier/tèktonos*, titre attribué aussi à Jésus : cf. Mt 4,55 ; Mc 6,3), mais rien de particulier ne semblait distinguer la mère ; elle participait à la religiosité de tous, allant en pèlerinage en caravane chaque année à Jérusalem avec sa parenté, ses connaissances. Pour Jésus, Luc se contente de faire allusion à sa croissance à deux reprises. Au retour de la Présentation au Temple pour le rachat de l'enfant et la purification de Marie, il est dit : « L'enfant grandissait, se fortifiait et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu était sur lui » (Lc 2,40). Quand il a douze ans, et qu'il commence à être soumis à la loi (cf. Lc 2,42), il participe au pèlerinage local à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Et voici qu'il prend l'initiative imprévisible de rester à Jérusalem sans en avertir ses parents, au point de leur occasionner quelque souci quand ils se rendent compte qu'il n'est pas dans la caravane. Après l'avoir trouvé et lui avoir manifesté leur angoisse, comme nous le savons : « il revint à Nazareth et il leur était soumis... [Jésus] croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (Lc 2, 51-52).

Je voudrais donc réfléchir avec vous sur cette longue période de trente années dont nous ne savons justement presque rien, mais à propos desquelles nous pouvons supposer beaucoup de choses, sans pour autant apporter du crédit au merveilleux des apocryphes. Ces années n'ont nullement une valeur théologique rédemptrice moindre que les trois dernières années, celles de la vie publique. Et surtout, ce sont des années substantielles lorsqu'il s'agit d'accueillir la Parole comme Marie.

Nous pensons facilement que cet accueil se vérifie surtout dans la partie initiale (épisodes de l'enfance) et ensuite dans la partie de la vie publique de Jésus. Dans la partie initiale, les paroles de la part de Marie ne sont pas très nombreuses en réalité : peut-être une trentaine en tout, le *Magnificat* mis à part. Il est certain que dans la vie publique, les paroles sacrées prononcées par Jésus abondent – alors qu'il n'y a que neuf paroles de Marie (à Cana : Jn 2, 3-5) - mais ce n'est pas là l'unique manière de parler de Jésus, ni l'unique circonstance où l'on puisse écouter et accueillir la Parole de Dieu, comme si le Verbe était Parole de rédemption et de salut uniquement lorsqu'il agit et parle en public. Et donc Nazareth serait comme une parenthèse, un passage en attente, une invitation à « voir plus loin », bien plus loin. C'est pourquoi je voudrais ici, faire entendre un

discours nouveau.

Je pense au contraire que nous devons revaloriser cette longue période, justement dans la perspective du titre de notre discours : il est certain que c'est le temps où Marie repense et garde dans un cœur qui médite ce qu'elle a vu et entendu et qu'elle n'avait pas du tout compris (cf. Lc 2, 50). Elle est comme la bonne terre dans laquelle est tombée la semence de la Parole, et qui dans la constance porte ce fruit qui doit germer chez celui ou celle qui a le cœur noble et obéissant (cf. Lc 8, 15).

Mais je voudrais dépasser cette vision conventionnelle, presque romantique. Au cours de ces trente années Marie ne réussit à se distinguer en rien des autres femmes de Nazareth, et Jésus non plus n'a pas des attitudes qui puissent faire penser à ses compatriotes qu'il y a en lui quelque chose d'extraordinaire. On le voit bien quand ils s'émerveillent de la sagesse et de la force qu'il manifeste le fameux jour du sabbat dans la synagogue de Nazareth (Lc 4,16-30). Et alors où allait donc finir cet accueil de la Parole ? Et cette fructification, en quoi consisterait-elle ?

Marie avait été appelée à être mère de la Parole de Dieu : en son sein, de manière absolument unique, mystérieuse et surprenante. Elle avait donné naissance à Jésus, « celui qui sauverait le peuple de ses péchés » (Mt 1,21), elle l'avait introduit, sans qu'il puisse s'en rendre compte, dans les grandes traditions hébraïques de l'imposition du nom, de la circoncision, de l'offrande comme premier-né dans le Temple, des diverses pratiques rituelles juives.

Avec lui, selon le récit de Matthieu, (Mt 2,13-23), elle avait même vécu le paradigme de l'ancien exode vers l'Égypte et du retour d'Égypte. Avec lui, elle avait certainement vécu la pratique quotidienne juive des différentes modalités de prière, car chaque famille devait se préoccuper d'enseigner à ses enfants ce rituel quotidien complexe. Elle l'avait introduit, au temps opportun, c'est-à-dire à l'âge de douze ans, parmi les « fils de la Loi » (*bar mizpat*), avec les obligations connexes, comme celle du pèlerinage.

6. D'où venait la sagesse et la grâce du quotidien ?

Mais je me demande d'où pouvaient venir cette *sagesse* et cette *grâce* dans laquelle on répète qu'il *grandissait* ? Nous ne pouvons penser que c'étaient là des qualités quasi « infuses » venant du ciel, et auxquelles Marie restait étrangère. Au contraire, dans cette rapide allusion, que nous interprétons toujours au sens « christologique », je veux voir une connotation « mariale ». Ce que Jésus a appris de la tradition, de la sagesse populaire, de l'Écriture, des promesses de Dieu et de l'attente du peuple, nous pouvons le déduire de ce qu'il fait et dit dans sa vie publique. Il n'est pas nécessaire de donner tant d'explications sur ce point, chacun sait déjà beaucoup de choses.

Mais qui lui avait transmis cette *sagesse* et cette *grâce* devant Dieu et devant les hommes ? *Telle Mère, tels fils* : ces longues et lentes décennies ont été une lente école d'écoute et d'obéissance à la grande tradition dans toutes ses exigences et ses nuances, une école réciproque entre la Mère et le Fils, pour transmettre et pour méditer, pour interpréter et rester capables de liberté et de souplesse ; surtout, pour trouver le nouveau visage du Dieu des Pères : la maternité exceptionnelle de Marie avait même profondément influencé sa conception de l'image de Dieu. Le cantique du *Magnificat* en conserve tout le suc, mais dans toutes les paraboles et le langage, les gestes et les choix du Fils, on voit aussi que l'image du *Père* est celle de la miséricorde et de la tendresse, et non de la loi rigide, de l'observance sacralisée, des menaces destructrices. À partir du langage du Fils on connaît celui de la Mère ; à partir de ses gestes, de son style, on retrouve la Mère. Il en est toujours ainsi.

Dans l'obscurité et dans le silence, dans la vie ordinaire la plus commune, dans les relations normales, typiques de chaque village, s'est façonnée la personnalité d'homme mûr de Jésus, en conformité avec ce que les parents ont su transmettre, ont enseigné en vivant, ont célébré ensemble avec tous. Cette silencieuse « croissance dans » la pâte humaine, la vie ordinaire de Jésus, sans différence, avec les relations et les humeurs des jours, les marginalisations sociales et les devoirs religieux – les habitants de Nazareth étaient regardés comme des gens peu recommandables, mais la Galilée elle-même était considérée avec mépris en raison du mélange de population – tout cela n'est pas temps perdu, mais fécondité de la Parole selon l'Esprit Saint, temps de rédemption au sens dense et original du terme. La cohabitation fraternelle de Jésus à Nazareth pourrait sembler n'être qu'un simple passage (bien que très long) vers la pleine révélation du Fils de Dieu en puissance. Au contraire, nous devons y voir comme le rayonnement le plus vrai de la présence de Dieu parmi nous : agissante, cachée, fraternelle, religieuse, pâte humaine de notre pâte humaine.

C'est précisément sur ce point que je voudrais m'arrêter encore un peu.

7. À Nazareth, Jésus est le Fils éternel, il est présence ordinaire et salvifique

Ici encore je me laisse inspirer par une lecture que j'ai faite.² En analysant l'expérience de Charles de Foucauld, si radicale dans son choix de Jésus de Nazareth, le théologien Pierangelo Squeri écrit : « Jésus de Nazareth n'est pas du tout la 'partie humaine' de l'incarnation. Jésus de Nazareth 'est' l'incarnation du Fils unique. Jésus est le Fils. Et réciproquement, Jésus de Nazareth est l'unique Fils éternel, du Dieu unique. Jésus de Nazareth n'est pas 'l'effet humain' de l'incarnation du Fils de Dieu, mais il est précisément 'l'effectivité humaine' de sa filiation divine. Le Fils n'assume et n'habite pas l'homme, pas plus que le Fils ne passe par l'humain pour remplir sa mission rédemptrice et qu'il n'en prend

congé une fois sa mission terminée. Jésus de Nazareth est pour toujours le Fils de Dieu. Il est ce même Jésus qui est né de Marie, qui a vécu très longtemps dans l'anonymat afin que le don soit parfait, précisément comme *don* ».³

En théologie et en spiritualité il s'est introduit une fracture étrange entre Jésus de Nazareth et le Fils de Dieu, comme si Jésus – particulièrement dans sa vie cachée à Nazareth - n'était qu'un passage, un intermédiaire pour arriver au Fils, et n'était pas vraiment le Fils lui-même qui habite parmi nous, le donateur de vie, l'interprète des Écritures. En consonance avec Charles de Foucauld, le théologien Sequeri invite à intégrer « Jésus à Nazareth » dans le cadre d'une christologie intégrale « Jésus de Nazareth ». « Jésus à Nazareth, dit-il, *est* Jésus de Nazareth dans la réalité et dans le sacrement de sa pure présence salvifique au milieu des hommes ».⁴ Il s'ensuit alors que l'œuvre de l'incarnation est comme le rayonnement fraternel de la présence salvifique ; la pure présence du Seigneur devient raison finale, et non simple condition préalable. La réalité de l'être et de l'agir salvifique de Jésus–le Fils, ne peut se réduire à la phase de sa prédication publique, des miracles et de la mort sur la croix.

Notre expérience d'Église se trouve par là même revisitée comme « partage radical des lieux obscurs de l'existence, en vue de manifester *l'amour pressant de Dieu* ».⁵ Avec le grand théologien français Christophe Théobald, nous pouvons l'appeler *sainteté hospitalière, forma ecclesiae* où la dignité de la personne humaine, même privée de parole, devient le contenu de l'annonce et de la réalité du royaume (cf. RH 12). L'annonce du royaume des cieux « qui est déjà au milieu de nous », trouve sa véridicité dans l'expérience salvifique (et non seulement dans l'expérience de résidence) à Nazareth. Elle y trouve aussi le paradigme que l'Église devrait peut-être regarder un peu plus pour être une fraternité authentique dispersée parmi les païens (cf. 1P5,9).

À la lumière de cette affirmation théologique, nous pouvons dès lors retrouver aussi l'importance majeure de Marie, et parler d'elle comme de celle qui écoute et vit la Parole, qui vit avec la Parole, grandit avec la Parole *salvifique* du Fils ; ce Fils qui est à ses côtés, présence salvifique, tout en restant anonyme, fraternel, ordinaire comme tout le monde. Voilà le « pèlerinage de la foi » de Marie. C'est là que, avec elle et tous ses voisins, Jésus mûrit la pleine fidélité au dessein du Père « d'habiter au milieu de son peuple », de se considérer comme « le Dieu de son peuple » et de faire du peuple « sa famille ».

Qu'advierait-il si la nouvelle évangélisation essayait aussi avec ténacité de recouvrer en parole et en acte, le « long moment-Nazareth de l'incarnation de Dieu parmi les hommes, afin que la dimension *divine* de la mission du Fils retrouve son intégrité ? »⁶ Cette *forme évangélique* de la mémoire du Fils à Nazareth, pendant un temps aussi long, dans l'ordinaire si radical des jours et le compagnonnage de vie et de langage, de sentiments et d'expériences, Marie, elle aussi, l'a vécue ; elle en a été maîtresse et disciple.

L'évêque Tonino Bello chante avec raison la vie ordinaire comme chantier du salut : « Sainte Marie, femme ordinaire, libère-nous de la nostalgie de l'héroïcité, et enseigne-nous à considérer la vie quotidienne comme le chantier où se construit l'histoire du salut ».⁷

Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait tant la simplicité de Marie de Nazareth, où les vertus les plus simples étaient certainement aussi les mieux vécues et les plus enracinées, qu'elle écrivit quelques mois avant de mourir, dans sa dernière poésie intitulée : *Pourquoi je t'aime, ô Marie* :

« Je sais qu'à Nazareth, Mère pleine de grâce,
 Tu vis très pauvrement, ne voulant rien de plus :
Point de ravissements, de miracles, d'extases
N'embellissent ta vie, ô Reine des Élus ! ...
 Le nombre des petits est bien grand sur la terre
 Ils peuvent sans trembler, vers toi lever les yeux.
 C'est par la *voie commune*, incomparable Mère,
 Qu'il te plaît de marcher pour les guider aux cieux ».⁸

¹ C'est la lecture d'un commentaire du P. Innocenzo Gargano qui me l'a suggéré : I. GARGANO, *Maria e la Parola. Una esperienza di lectio divina*, Paoline, Milano 2003.

² Je me réfère en particulier aux deux essais de P.A. SEQUERI : *La christologie « vécue » de Charles de Foucauld* in AA.VV. *Charles de Foucauld, l'éloquence d'une vie selon l'Évangile*, Qiqajon, Bose 2003, 77-94 ; et Épilogue : *Repartir de Nazareth ? Notes sur Charles de Foucauld et la nouvelle évangélisation*, dans le même livre, 149-174.

³ P.A. SEQUERI, *La christologie « vécue »*, op. cit. 80s.

⁴ Ibidem, 84.

⁵ Idem., Épilogue, op cit. 159

⁶ Idem., *La christologie « vécue »*, op. cit. 88.

⁷ A. BELLO, *Maria, donna dei nostri giorni*, Milan 1993, 13.

⁸ THÉRÈSE DE L'E.J., *Oeuvres complètes*, Éditions du Cerf, Paris, 1994, p. 754